

Danseuse exceptionnelle 2019

Marie-Caroline Hominal

« Un tel prix va me pousser à prendre davantage de risques »

Que représente ce prix de « danseuse exceptionnelle » ?

C'est une reconnaissance forte. La distinction m'a touchée, mais son titre me fait sourire. « Danseur exceptionnel », ça ne fait pas très sérieux, non ? Pour la cérémonie à Fribourg, j'ai fait l'achat d'une robe. Pendant les essayages, j'ai expliqué à la vendeuse que c'était pour un prix. Elle a cru que c'était le Goncourt ou le Nobel ! Quand je lui ai dit qu'on me distinguait en tant que « danseuse exceptionnelle », elle ne m'a pas crue.

Que signifie « interprète exceptionnel » ?

C'est un danseur qui peut briller dans des styles et des approches de la danse très variés.

Que change ce prix ?

Il va m'inciter à prendre davantage de risques, à pousser plus loin mes expérimentations. Il me donne un supplément d'énergie pour imaginer des collaborations avec d'autres créateurs. Un tel prix à mon âge a quelque chose de paradoxal : à l'Opéra de Paris, la retraite pour une ballerine est fixée à 42 ans, seuil dont je ne suis pas loin.

Quand la danse est-elle entrée dans votre vie ?

J'étais enfant à Montreux. Ma mère m'a amené voir un spectacle de flamenco avec l'immense Antonio Gades. J'ai été émerveillée et j'ai voulu danser, moi aussi. A 10 ans, j'étais élève à la *Schweizerische Ballettberufschule* à Zurich. Je m'y rendais deux fois par semaine, le mardi et le vendredi. A 12 ans, je suivais à plein temps les cours de cette école, dans une filière sport-étude. C'était une formation très classique.

Avez-vous été tentée par une carrière classique ?

Non. Je ne voulais pas danser *Le Lac des cygnes* ! Ce qui me touchait, c'était l'univers de Mats Ek, ses créations avec le Ballet Cullberg. J'étais aussi marquée par les pièces du Belge Wim Vandekeybus. Je me suis donc tournée vers le contemporain, à la Rambert School of Ballett and Contemporary Dance, à Londres. C'est là que j'ai intégré la National Youth Dance Company.

Sentiez-vous que vous étiez une surdouée ?

Pas du tout ! Je n'étais pas très talentueuse. S'accomplir comme danseuse exige une immense discipline. Et puis il faut rencontrer les bonnes personnes, au bon moment ! C'est une affaire de hasard, à chaque fois.

Le hasard a donc été déterminant dans votre carrière ?

Oui. Je vous donne un exemple. C'est parce que je suivais un stage à Vienne sous la direction de Joseph Nadj ou j'ai rencontré Gisèle Vienne, qui y participait aussi. Elle m'a proposé, en 2001, de jouer dans l'une de ses premières créations, « Showroom Dummies », spectacle cosigné avec Etienne Bidault-Rey et inspiré de *La Vénus à la fourrure* de Sacher-Masoch.

Vous avez dansé pour Blanca Li, La Ribot, Gilles Jobin. Que vous ont transmis ces chorégraphes ?

Avec Blanca Li, j'ai connu le plaisir d'évoluer à l'Opéra Garnier, à Paris, dans « Les Indes galantes ». La Ribot et Gilles Jobin m'ont emmenée dans de tout autres directions esthétiques. L'échange avec un chorégraphe va dans les deux sens : je me suis nourrie de leur façon de travailler et de concevoir le mouvement ; à l'inverse, je leur ai apporté mon monde, mes aptitudes d'interprète.

Qu'est-ce qui vous a fait passer à la création ?

Déjà à l'époque où je travaillais avec Gisèle Vienne, je faisais de petites vidéos : des fantaisies domestiques de 7-8 minutes que je tournais dans ma cuisine ou dans mon salon. C'était ma façon de répondre à l'éphémère d'un spectacle, dimension qui m'est toujours apparue frustrante. J'étais attirée par ce qui est artisanal, simple à fabriquer.

Ce goût de la simplicité vous conduit en 2013 à concevoir « Le Triomphe de la renommée ». Vous receviez, masquée, un spectateur dans une loge minuscule. Vous vous adressiez à lui à travers une voix enregistrée. D'où procédait ce dispositif très troublant ?

Il était lié à une frustration. J'avais l'impression de n'être pas parvenue à me faire comprendre dans mes précédentes pièces. Avec « Le Triomphe de la renommée », je créais les conditions d'un face-à-face avec le spectateur sans échappatoire.

Quels sont les créateurs qui vous ont marquée ?

Sans hésiter, John Waters, un immense artiste pour moi. Ce cinéaste américain, figure de l'underground, est trash, perturbant, drôle, obscène, décalé. J'adore son « Pink Flamingos » et son « Hairspray ».

Qu'avez-vous gagné avec le temps ?

Est-ce qu'on devient meilleur grâce à l'expérience ? Pas sûr. Ma satisfaction, c'est que je refais confiance à mon intuition. Sentir l'espace, son corps, son être profond, c'est la base, je dirais même la condition de la liberté.

Vous vous êtes lancée dans « Hominal/XXX series », suite de pièces en collaboration avec des chorégraphes. La première, créée au Théâtre de Vidy en 2018, s'intitulait « Hominal/Öhrn », la deuxième « Hominal/Xaba ». Quels en sont les enjeux ?

Je cherche à comprendre ce que signifie être l'auteur d'une pièce. Cela supposait de remettre en question ma façon de travailler. Je ne voulais plus fabriquer toute seule un

spectacle, mais me confronter à l'autre. Pour cette série, je choisis l'artiste et je signe le concept.

C'est ainsi qu'est né le saisissant « Hominal/Öhrn », où vous apparaîsez en morte-vivante, affublée de mamelles d'ogresse...

J'avais parlé à Vincent Baudriller, le directeur du Théâtre de Vidy, de mon désir de collaborer avec un artiste. Il m'a présentée à l'acteur et cinéaste Vincent Macaigne, mais le projet ne s'est pas concrétisé. Il m'a proposé ensuite de rencontrer Markus Öhrn. Et l'entente a été immédiate. Je voulais que quelqu'un crée pour moi. Ce qu'il a fait.

Quelle est la part de votre imaginaire dans cette histoire de femme humiliée toute sa vie par son mari ?

Markus s'est inspiré de sa grand-mère. C'est son univers, mais irrigué par ce que je pouvais vivre au moment des répétitions. Il se trouve que je suis devenue mère peu auparavant et que je devais tirer mon lait. Cela a donné lieu à la scène de l'accouchement dans le spectacle.

Né d'un séjour prolongé en Haïti, « Froufrou » met en scène un rituel vaudou, avec ses gestes ancestraux et magiques. En tant que chorégraphe, êtes-vous à l'affût d'une gestuelle sacrée ?

Des gestes symboliques ou quotidiens forment une écriture. La scène est ma page : je m'efforce de les assembler sous un jour inédit.

Que veut dire prendre un risque artistique ?

D'une pièce à l'autre, je me fixe des défis. Quand je monte « Silver », concert-spectacle dans lequel j'apparaiss en pop star, je me confronte à une réalité : je ne suis pas musicienne ! Quand je décide de proposer à la chorégraphe sud-africaine Nelisiwe Xaba une collaboration pour la série « Hominal/XXX », je m'aventure en terre inconnue aussi. Nous avons monté la pièce au dernier festival de La Bâtie à Genève et actuellement, nous ne nous parlons plus. Nous avons réalisé que nous ne nous entendions pas ! Ce qui ne vas pas nous empêcher de reprendre le spectacle, ensemble.

Après vingt ans de carrière, est-il plus facile de travailler ?

Oui. Je suis plus respectée. Les professionnels, les instances subventionnantes me font confiance. Je bénéficie depuis trois ans d'une convention de soutien de la Ville de Genève, du canton et de Pro Helvetia. C'est un privilège hallucinant ! Cette aide me permet de travailler de manière plus sereine, de disposer d'un studio où répéter et de ne plus devoir m'inscrire au chômage. Cela change tout !

Que signifie être Suisse pour vous ?

Je ne m'identifie pas à un pays. Enfant, j'ai habité à Zurich ; adolescente, j'ai vécu à Londres. Aujourd'hui, je suis établie à Genève. La Suisse me permet d'exercer mon métier

de manière optimale. Et de profiter, dès que je peux, d'une nature exceptionnelle. Faire du ski de fond dans le Jura est une joie.

Vous voyez-vous danser longtemps ?

On peut danser toute sa vie, mais il faut avoir quelque chose à dire. C'est l'enjeu !

Entretien réalisé par Alexandre Demidoff